

Comme une église à laquelle on a arraché ses ornements

La Robe blanche

Hervé Guay

Number 146 (1), 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, H. (2013). Review of [Comme une église à laquelle on a arraché ses ornements / *La Robe blanche*]. *Jeu*, (146), 10–12.

La Robe blanche

TEXTE ET INTERPRÉTATION **POL PELLETIER**

PRODUCTION DE **POL PELLETIER**, PRÉSENTÉE À L'ÉGLISE SAINTE-BRIGIDE-DE-KILDARE

DU 21 AU 24 NOVEMBRE 2012.

HERVÉ GUAY

COMME UNE ÉGLISE À LAQUELLE ON A ARRACHÉ SES ORNEMENTS

Pour la deuxième fois, Pol Pelletier présente un spectacle solo à l'église Sainte-Brigide dans le quartier Centre-Sud de Montréal. L'édifice est désormais désacralisé, c'est-à-dire qu'il est dépouillé de ses ornements, vidé de ses bancs, déserté par ses fidèles, remplacés par d'autres beaucoup moins catholiques. L'église en paraît dévastée, bien qu'elle n'ait pas perdu toute sa grandeur. De plus, au moment où j'assistais à *la Robe blanche*, une réelle froideur règne dans le lieu – explicable par l'arrivée impromptue de l'hiver cette semaine-là. Pendant que les spectateurs entrent, le grand orgue tonne dans l'immense bâtiment presque vide où nous serons à peine une trentaine à prendre place sur des chaises droites. On apprend bientôt en guise de prologue que la paroisse s'apprête à se défaire de l'orgue d'une valeur de deux millions de dollars au profit d'un commerçant ontarien. Ce dernier a l'intention de le vendre tuyau par tuyau à de petites églises de province. Premier pas, vraisemblablement, de la vente du lieu de culte dans son entier au plus offrant. La soirée s'ouvre ainsi dans une atmosphère apocalyptique, de fin du monde en tout cas, atmosphère qui ne se dissipera guère. À bien des égards, l'église abandonnée et désertée, où se donne cette douloureuse cérémonie d'adieu, fonctionne comme une métaphore de l'univers dans lequel veut nous entraîner

Pol Pelletier, même si, au début, celle-ci présente plutôt son histoire comme une marche vers la terre promise.

C'est le premier mouvement du drame, au reste, que cette invitation à la suivre lancée par la comédienne, qui nous demande de traverser l'église, une chaise à la main, pour nous approcher du chœur où nous nous poserons, avant que Pelletier ne s'installe elle-même au pied du maître-autel qui lui servira de scène. En l'occurrence, c'est bel et bien de sacrifice qu'il sera question. Non celui de l'agneau pascal, mais celui d'une fillette de trois ans, destinée à assouvir les besoins sexuels d'un prêtre « ami de la famille ».

À la source de la révolte

Comme cela avait été le cas pour *Joie*, *Océan* et *Or*, *la Robe blanche* est une remontée du temps, un récit de la perte de l'innocence, une tentative d'exorcisation du passé, une réactivation de la révolte devant le monde advenu. Jamais cependant le cri n'est venu de si loin et de si profond de la part d'une comédienne dont on sait pourtant qu'elle est familière des grands éclats qui déchirent le ciel de notre théâtre. Une fois de plus, tout est brut dans le parcours de la combattante :



La Robe blanche de Pol Pelletier. Production de Pol Pelletier, présentée à l'église Sainte-Brigide-de-Kildare en novembre 2012.
© Simon St-Laurent-Léger.

des murs dénudés au corps décharné de la comédienne. Son visage est fardé de blanc. Elle est tout de noir vêtue. Et aussitôt qu'elle foule la scène réduite qu'elle s'est aménagée au pied de l'autel, elle lève le voile sur son enfance saccagée avant de lancer ses imprécations. Invitation à la destruction de l'ancien monde pour qu'en advienne un nouveau. C'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre cet appel à la révolution qui émaille de plus en plus le discours de Pelletier jusque dans les communiqués qu'elle fait envoyer pour promouvoir ses spectacles.

C'est à un véritable théâtre de la cruauté que nous prie d'assister l'auteure et interprète de ce texte présenté comme clairement autobiographique. Cette révélation d'une agression sexuelle en bas âge perpétrée par un prêtre s'accompagne d'une réflexion sur l'art, sur le rôle de l'artiste et du féminisme dans la société québécoise, thèmes récurrents des œuvres de Pelletier, mais dont elle n'avait pas traité en les liant de si près à cet événement très personnel. Or, si elle est à nouveau injuste et rancunière à l'égard de plusieurs, son portrait de la culture québécoise – de l'emprise de l'industrie de l'humour sur celle-ci à sa dénonciation de l'exclusion des grandes scènes des auteures dramatiques d'ici, auxquelles on préfère les écrivains homosexuels et les nouveaux avatars des prêtres du passé – pose néanmoins des questions fondamentales relativement à l'institutionnalisation du théâtre québécois et quant à ceux et surtout celles qui y ont été marginalisés depuis. Mais ce théâtre désengagé est essentiellement évoqué dans *la Robe blanche*, comme toujours chez Pol Pelletier, dans le but de créer un contraste entre l'urgence et la pertinence de sa parole à elle en comparaison de pratiques théâtrales esthétisantes et dénuées de volonté de changer le monde, de faire la révolution dont elle rêve. En cela, elle demeure fidèle à ses principes et renoue avec une forme de théâtre épique et politique des plus directs, fondé sur l'expérience traumatique qui lui sert de soubassement.

La mise à distance du pathos

Pour orchestrer un si grave retour en arrière, Pelletier a dû chercher à tenir constamment à distance le pathos, ce qui lui a fait sans doute endosser le personnage de clown sardonique et possédé qu'elle nous offre tout au long de la représentation. Son jeu est plus distancié que jamais, et elle verse presque invariablement dans le grotesque pour montrer le mal qui habite les figures qu'elle incarne épisodiquement, tandis que, de sa voix chaude, elle module tour à tour les inflexions spectrales qu'elle leur prête. Une marque de cette distanciation, qui n'empêche pas son corps de se tordre, ses mains gantées de gesticuler et de ponctuer son récit, s'avère justement la petite robe

blanche déposée sur un cintre qu'elle accroche vers la fin de la représentation par-dessus son justaucorps noir. Mais ce n'est pas la seule. Il n'est pas indifférent non plus de noter qu'elle joue le texte à la main, dont elle use parfois comme d'un objet scénique. À nouveau, elle met à profit son sens de la rupture, du rythme et des digressions pour tenir en haleine le public et l'interloquer au besoin par des réflexions peu orthodoxes.

Sur le plan de la construction dramatique, *la Robe blanche* ressemble aux derniers monologues écrits par Pol Pelletier dans lesquels le drame individuel éclaire le drame collectif et vice-versa. Le jeu d'échos est à la fois, dans cette liturgie de la parole, moins clair et plus profond, notamment par le choix du lieu scénique, cette église où non seulement joue Pol Pelletier, mais qu'elle a décidé d'occuper jusqu'à la fin par des activités politiques et poétiques. Comme si le lieu d'appartenance de l'agresseur et le lieu de la rédemption (par l'art, entre autres) ne pouvaient être dissociés, mais en plus comme si l'église n'avait cessé symboliquement d'être le lieu de rassemblement communautaire de la société québécoise en dépit de l'abandon de la pratique religieuse ayant suivi la Révolution tranquille. C'est sans doute ce qui explique la force perlocutoire du tableau final où elle demande justice dans cette église – similaire certainement à celle où officiait l'homme qui l'a agressée. Que cette adresse brutale se fasse, par surcroît, devant l'ensemble de la communauté (dont un tel prêtre est censé être le « berger ») lui confère encore plus de poids. Je dirais même qu'il a, ce tableau d'une femme dans la soixantaine qui crache au visage de son agresseur par-delà la tombe, une puissance presque génétienne. Toutefois, il ne nous secoue pas autant que celui, terrible, où la mère de la victime l'enferme à double tour dans le silence quand elle préfère prêter foi à la version de l'auteur des attouchements plutôt qu'à celle de la fillette qui les a subies.

Pour toutes ces raisons, *la Robe blanche* est une œuvre troublante qui laisse le spectateur dans un état d'inconfort, de malaise, voire d'accablement, sans qu'il puisse cependant cesser d'admirer le courage de bête blessée qui anime l'artiste indomptable qu'est Pol Pelletier. Révoltée de première grandeur, l'actrice est peut-être l'une des dernières à vouloir se servir de la scène pour passer un message politique pour lequel elle brûle encore. Il n'en demeure pas moins que cette fois-ci, moins que l'assurance idéologique de cette femme de théâtre qui a tant joué les prophètes prêchant dans le désert, c'est par l'ébranlement de l'être à la source de sa révolte, c'est par la fragilité que cache cette force léonine, c'est par la tentative désespérée de se libérer d'une agression lointaine par la parole et par le corps que nous sommes touchés et convaincus. ■